Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 95 (1912)

Vereinsnachrichten: Zoologische Sektion

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VI

Zoologische Sektion

zugleich Versammlung der Schweizerischen Zoologischen Gesellschaft

Sitzung : Dienstag, den 10. September 1912

Einführender : Herr Dr. J. Aschwanden, Erstfeld.
Präsident : » Prof. M. Musy, Fribourg.
Sekretär : » Prof. Dr. J. Bloch, Solothurn.

---

1. M. le Dr. Arnold Pictet (Genève): *Le vol des insectes autour des lampes.*

On connait l'influence qu'exerce la lumière sur les animaux; les uns la recherchent (diurnes; insectes autour des lampes), les autres la fuient (nocturnes; crustacés de la faune qui nage entre deux eaux). Beaucoup d'espèces restent indifférentes aux rayons lumineux. L'attraction qu'exerce la lumière est parfois assez forte pour désorienter complètement l'animal (Renards et phares d'automobiles en marche; expériences de Lubbock avec des Abeilles et des Mouches). Aussi, certains naturalistes ont-ils voulu voir, dans ce phénomène, des cas de *tropisme,* c'est-à-dire une influence mécanique de la lumière sur les animaux absolument indépendante de leur volonté. La théorie des tropismes a été suffisamment mise en avant, ces dernières années, pour qu'il soit nécessaire d'en indiquer, ici, le principe.

Des expériences que j'ai pratiquées depuis trois ans avec des Papillons montrent au contraire que, dans leur vol vers la lumière, ces animaux agissent volontairement, suivant leur *caprice,* si je puis m'exprimer ainsi, ou leur instinct, et qu'aucune

attraction mécanique ne motive leur vol. Ces expériences sont au nombre de 171 avec 22 espèces. Il serait superflu de les relater dans leur ensemble. Elles montrent tout d'abord que la méthode employée par les Lépidoptères nocturnes pour se rendre à la lumière varie dans une large mesure, non seulement suivant les espèces considérées, mais aussi suivant les *individus* d'une même espèce. Aussi nous bornerons-nous, pour le moment, à la seule indication de ceux des résultats qui se sont vérifiés pour un certain nombre d'individus de plusieurs espèces.

Un premier résultat, et celui-ci est le seul qui se soit vérifié d'une façon absolument générale, est que chaque Papillon expérimenté, à quelle espèce qu'il appartienne et quel que soit le mode employé pour se rendre à la lumière, finit toujours par quitter celle-ci au bout d'un instant pour aller se cacher dans quelque recoin obscur. En agissant de cette façon, l'Insecte montre déjà suffisamment qu'il aurait tout au moins la faculté d'échapper à l'attraction mécanique du tropisme, si c'était une pareille attraction qui eut motivé son vol vers la lumière.

Série I. Le Papillon est lâché en face et à trois mètres de distance d'un foyer lumineux (lampe de 10 bougies munie d'un réflecteur ou phare à acétylène de motocyclette) dont les rayons convergent horizontalement. Il se dirige, lentement, en une ligne droite et horizontale, directement vers le foyer et, au moment de l'atteindre, à environ 40 centimètres de celui-ci, il prend brusquement une direction verticale et va droit au plafond. (Expérience vériflée 32 fois avec 15 individus appartenant à 12 espèces).

Il semble, à première vue, que ces expériences militent en faveur de la théorie des tropismes. En effet, il faut, au système musculaire des ailes du Papillon pour être influencé par les rayons lumineux, un certain temps ; c'est celui pendant lequel l'animal vole horizontalement ; à 40 centimètres du foyer, l'action mécanique se ferait alors sentir et obligerait l'Insecte à décrire un angle droit qui, avec la force acquise, le conduirait au plafond. Mais, dans ce mouvement, les *deux côtés* du Papillon (puisque celui-ci se présente de face à la lumière) sont également éclairés ; il ne saurait donc y avoir d'inégalité d'action

de la part des rayons lumineux. Si l'on admettait d'autre part qu'il y eut production d'une sorte de paralysie musculaire, le Papillon tomberait sur le sol, au lieu de monter au plafond. Or, cette chute ne s'est présentée que dans un seul cas.

D'autre part, les trois modes suivants infirment encore la théorie en question. 1. Lorsque le Papillon a terminé son vol horizontal, il revient sur lui-même en suivant le même chemin parcouru, avant de se diriger au plafond (3 individus appartenant à 3 espèces). 2. L'animal franchit la distance qui le sépare du point de départ au foyer lumineux en une ligne horizontale, comme précédemment; mais son vol est entrecoupé de quatre ou cinq arrêts d'hésitation où il effectue de petits vols planés au-dessus et au-dessous de la ligne directe. (Expériences vérifiées 13 fois, avec 7 individus appartenant à 4 espèces.) 3. Le Papillon monte au plafond trois ou quatre fois successivement avant de se rendre à la lumière. (Expériences avec 3 individus d'une espèce.)

Nous signalerons encore, comme infirmant la théorie des tropismes, le grand nombre de Papillons qui, lâchés en face d'un centre lumineux, vont immédiatement se cacher à l'ombre, fuyant ainsi manifestement la lumière. Or ceux qui agissent de cette façon se rapportent aux mêmes espèces que celles qui ont pris part aux expériences précédentes. (Expériences vérifiées 15 fois avec 8 individus appartenant à 5 espèces.)

Série II. Le Papillon est lâché *au-dessous* d'une lampe de dix bougies munie d'un réflecteur et suspendue au plafond. Il monte directement à la lumière en traçant un vol spiralé. (Expériences vérifiées 22 fois avec 14 individus appartenant à 11 espèces.)

Ici encore, nous ferons remarquer que, dans son vol, les deux côtés du Papillon sont également éclairés et qu'il ne saurait être question d'une action de la lumière plus forte sur un côté que sur l'autre.

Série III. Nous avons aussi institué un certain nombre d'expériences avec *deux foyers lumineux* d'égale puissance, placés à 1 m. 50 l'un de l'autre. Il est évident que si le vol vers la lumière est le résultat d'un tropisme, l'Insecte, placé en face

et à égale distance des deux foyers, se trouvera orienté directement entre eux deux. Or ce cas ne s'est vérifié que trois fois (3 individus appartenant à 2 espèces). Tandis qu'au contraire les cas où l'animal se dirige vers l'un des foyers sans s'inquiéter de l'autre, sont beaucoup plus fréquents (25 fois avec 7 individus appartenant à 3 espèces). Il arrive aussi que l'animal, après avoir volé autour de l'un des foyers pendant un instant, se dirige vers l'autre, autour duquel il vole pour revenir au premier. (10 fois avec 8 individus appartenant à 4 espèces.)

Lorsqu'un des foyers est plus lumineux que l'autre, trois fois le Papillon s'est dirigé en premier lieu vers le plus intense et trois fois vers le moins lumineux. Enfin, en présence de trois lampes d'égale force, l'animal se comporte de la même façon que lorsqu'il n'y en a que deux.

Nous avons encore effectué des expériences avec des Papillons de jour (Rhopalocères). Contrairement à ce que l'on a écrit, ceux-ci volent parfaitement vers la lumière lorsqu'ils sont mis en sa présence. Leur vol, dans ces conditions, semble être motivé par un *caprice* ou un instinct analogues à celui des Hétérocères.

2. M. le Prof. H. Blanc présente deux exemplaires de la petite Lamproie *(Petromyzon Planeri)* provenant d'un lot d'une vingtaine d'individus de cette espèce pêchés dans le ruisseau le Mouzon près St-Blaise et auxquels il manquait des orifices branchiaux externes; à l'un, les troisième et quatrième du côté gauche, à l'autre, les cinquième et sixième du côté droit. Disséqués, ces deux sujets intéressants présentaient un squelette branchial absolument normal dans tout son ensemble, mais les sacs branchiaux correspondant aux orifices absents étaient atrophiés, soit plus petits que les sacs normaux situés en avant et en arrière d'eux.

Ces malformations n'ayant pu se produire chez l'adulte ne s'expliquent que par un arrêt du développement des sacs qui sont restés réduits de bonne heure durant le cours de leur croissance.

Comme chez les jeunes larves de Lamproies, l'éctoderme ne s'invagine pas comme il le fait généralement pour aller au-devant des évaginations endodermiques du segment antérieur de l'intestin qui doivent aboutir plus tard aux sept paires de sacs branchiaux; qu'il est bien établi que les évaginations endodermiques ne communiquent avec l'extérieur, à la surface de l'éctoderme larvaire, que lorsqu'elles arrivent en contact avec ce dernier, on peut supposer que les sacs branchiaux arrêtés dans leur croissance et n'ayant pas touché l'éctoderme, ce dernier ne s'est pas ouvert; telle est la seule explication plausible qui puisse être donnée des deux anomalies présentées.

Mais quelle est la cause de l'atrophie de ces sacs? L'étude comparée de coupes pratiquées à travers les parois des sacs réduits et normaux permettra de décider si elle est due peut-être à une réduction de parties essentielles de ceux-ci, soit des plis branchiaux internes, des vaisseaux leur appartenant ou encore des oscules internes qui assurent la communication des sacs avec l'aqueduc sous-œsophagien.

3. M. le Prof. H. Blanc communique les premiers résultats d'une étude qu'un de ses étudiants, M. *W. Roszkowski*, a entreprise sur les *Limnées de la région profonde du lac Léman.*

Le Prof. F.-A. Forel découvrit ces mollusques en 1869 et il en confia alors la détermination aux spécialistes Clessin et Brot qui, se basant uniquement sur les caractères extérieurs de la coquille, les déterminèrent en faisant trois espèces: *Lymnœa profunda,* Clessin, dérivant de la *Ly. stagnalis,* L., la *Lymnœa abyssicola,* Brot, de la *L. palustris,* Müll, et la *L. Forelii,* Clessin, de la *L. auriculœria,* L.

Si, malgré leur variabilité, les caractères externes présentés par la coquille permettent de distinguer les trois espèces littorales *L. stagnalis, palustris* et *auriculœria,* il n'en est pas de même pour la *L. ovata* qui est aussi une forme littorale du lac Léman dont la coquille ressemble souvent à la *L. auriculœria,* ce qui fait que certains conchyologistes considèrent ces deux espèces comme n'en étant qu'une seule, étant données les nombreuses formes intermédiaires qui existent entre elles. Mais

lorsqu'on s'adresse à l'anatomie de l'appareil sexuel hermaphrodite, on constate que la *L. ovata* a un réceptacle séminal pyriforme qui débouche directement dans le vagin, alors que celui de la *L. auriculæria* communique avec cet organe par un long canal, comme c'est le cas du réceptacle séminal des *L. stagnalis* et *palustris*. Ces différences étant connues, *Lymnæa ovata* et *auriculæria* sont donc de bonnes espèces malgré les variations présentées par leurs caractères extérieurs qui permettraient de les confondre.

Or, poussant plus loin ses investigations, M. *Roszkowski* démontre que le réceptacle séminal de la *L. profunda* et de la *L. Forelii* est sans canal pareil à celui de la *L. ovata;* ces Lymnées sont donc apparentées à cette dernière espèce plutôt qu'à la *L. stagnalis,* comme le supposaient Brot et Clessin. Le réceptacle séminal de la *L. abyssicola* ressemblant à celui de la *L. palustris* avec un canal bien distinct, la parenté entre ces deux espèces est par là démontrée. Tenant compte à la fois de ces caractères essentiels, toujours fixes tirés de l'anatomie comparée des appareils génitaux et de la répartition des Limnées dans les fonds variant de 10 à 280 mètres, M. *Roszkowski* réunit, jusqu'à plus ample informé, la *L. profunda*, Clessin, et la *L. Forelii*, Clessin, sous le nom de *L. ovata,* Drap. var. *profunda,* Clessin, et il désigne l'espèce *L. abyssicola,* Brot, comme *L. palustris,* Müll, var. *abyssicola*, Brot.

Tels sont les premiers résultats intéressants pour la systématique des Limnées du fond du Léman, dont l'auteur étudie aussi l'anatomie, le développement et la biologie.

4. Herr Dr. Gandolfi-Hornyold. *Ueber die Nahrungsaufnahme der Spatangiden.*

Die Nahrungsaufnahme geschieht *nicht passiv,* wie man dies in den meisten Lehrbüchern findet, indem die Tiere bei ihrer Fortbewegung im Sande die Unterlippe wie einen Pflug gebrauchen und auf diese Weise der Sand beim Gehen gleichzeitig in den Mund eingeschaufelt wird, sondern aktiv durch die Mundfüsschen mit Hilfe der Ober- und Unterlippenstacheln. Die Mundfüsschen besitzen Drüsen um die Sandkörner besser

anzuheften, auch dienen sie als Tastorgane, um die am reichsten mit Organismen besetzten Sandkörner auszuwählen.

5. Herr Prof. Dr. J. Nüesch (Schaffhausen): *Die Nagetierschichten am Schweizersbild und Richtigstellung der Angriffe gegen das letztere* (siehe Seite 241).

6. Herr Prof. P. Morand, (Altdorf): *Beitrag zur Biologie des Schneehuhns.*

Am 23. Juni d. J. fand einer meiner Schüler im Gitschental ob Seedorf (Uri), 90 m. höher als die drei Hütten der Tischleren (1620 m. über Meer), acht Schneehuhneier, von denen eines zur Untersuchung mitgenommen wurde. Ich öffnete dasselbe und fand, dass der Embryo am 17. Tage seiner Entwicklung stand. Das Alpenschneehuhn *(Tetrao lagopus*, auch *Lagopus mutus)* brütet 21 Tage. Da ich am Donnerstag den 27. Juni eben frei war, also am Tage wo die sieben Jungen ausschlüpfen sollten, ging ich ins Gitschental, wo ich nach längerem Suchen wieder das Nest fand. Das Huhn war darauf, tat aber kein Lebenszeichen. Ich führte die Hand sachte gegen den sitzenden Vogel und — husch «krögrögröögrö» — die Henne war weg, und die kleinen, blitzschnell laufend, ihr «pip-pip-pip» hören lassend, suchten unter den Alpenrosen eine gute Zufluchtstätte. Weil das Flaumkleid sehr bunt ist, passt es sich täuschend der Umgebung an, so dass ich sie erst nach langem Suchen fangen konnte. Sie waren kaum einige Stunden alt, pipten jämmerlich und suchten immer wieder sich zu verkriechen. Doch alles half nichts, sie mussten mit ins Tal.

Tschudi schreibt in seinem «Tierleben der Alpenwelt»: «Die Schneehühner werden noch lange eine Zierde des Hochgebirges bleiben, wo sie aus Scheu vor *Sonnenwärme* und *Licht* sich am liebsten auf der *Nordseite* zwischen Felsenstücken und Alpenrosenbüschen aufhalten». Ich teile diese Ansicht nur teilweise; denn, wie ein erfahrener Jäger mir versicherte, hatte er auf der *Sonnenseite* immer mehr brütende und junge Schneehühner getroffen als auf der Nordseite, so z. B. auf der Südseite der Giebelstöcke, des Brunnistockes, am Nussfruttli und

Angistock, auch ob der Windgällenhütte. Die jungen sind auf alle Fälle sehr empfindlich gegen Kälte und Feuchtigkeit. Das Käfig polsterte ich mit Wolle aus und jede Nacht musste ich sie mit erwärmtem Wollzeug bedecken. Sie pipten dann noch einige Zeit, dann gab es Ruhe bis am Morgen. Die Morgen- und Abendfrische war ihnen am gefürchtetsten, da suchten sie immer nach Wärme, den Sonnenstrahlen liefen sie buchstäblich nach. Mechanisch erzeugte Wärme verabscheuten sie (erwärmte Steine, Bettflaschen). Licht und Wärme der Sonne war ihr Element. Leider waren jene Tage regnerisch; die Küchlein litten während des Tages sehr unter Kälte und Feuchtigkeit, so dass dann drei einer Darmkrankheit erlagen.

In Bezug auf die *Nahrung* verlangen die Tiere bei weitem keine so sorgfältige Pflege, wie Brehm in seinem « Tierleben » glaubt. Die Meinen frassen gleich am zweiten Tage zerkleinerte Eier, später Salat, Reis, Fliegen, Spinnen und kleine Würmer. Preisel- und Heidelbeeren frassen sie nicht. Auch im Magen der alten findet man höchst selten Beeren, selbst im September nicht. Sie fressen meistens Blatt- und Blütenknospen der Preisel- und Heidelbeerstaude, der Alpenrose, Steinbrech und Gräser. — Wasser tranken die jungen gerne und oft.

Die alten Schneehühner sind *gesellige Tiere*. Die Mutter lebt mit den jungen und wenn die letzteren erwachsen sind, gesellt sich auch der Vater zu ihnen. So bleiben sie den ganzen Winter beisammen und vereinigen sich auch mit andern Familien. Schon Ende September trifft man häufig z. B. auf den Surenen 30 bis 40 Stück zusammen. Bei Nebelwetter weiden sie den ganzen Tag nach Hühnerart und « verhächeln » den Boden. Wenn es ruhig schneit, so lassen sie sich gerne einschneien, indem sie ganz ruhig am Boden sitzen und warten. Es entsteht dann eine vom Jäger « Schneehügel » genannte Erhebung. Darunter bleiben sie oft ein bis zwei Tage. Bei ungestüm einfallender Witterung hingegen suchen sie Schutz unter Felsenvorsprüngen, Felsblöcken und niedrigem Gestrüppe. Beim Herannahen des Föhns und während desselben zeigt das Schneehuhn eine auffallende Unruhe, fieberhafte Erregung und ein anhaltendes monotones « grö-grö »-Rufen. Der seiner Spur folgende

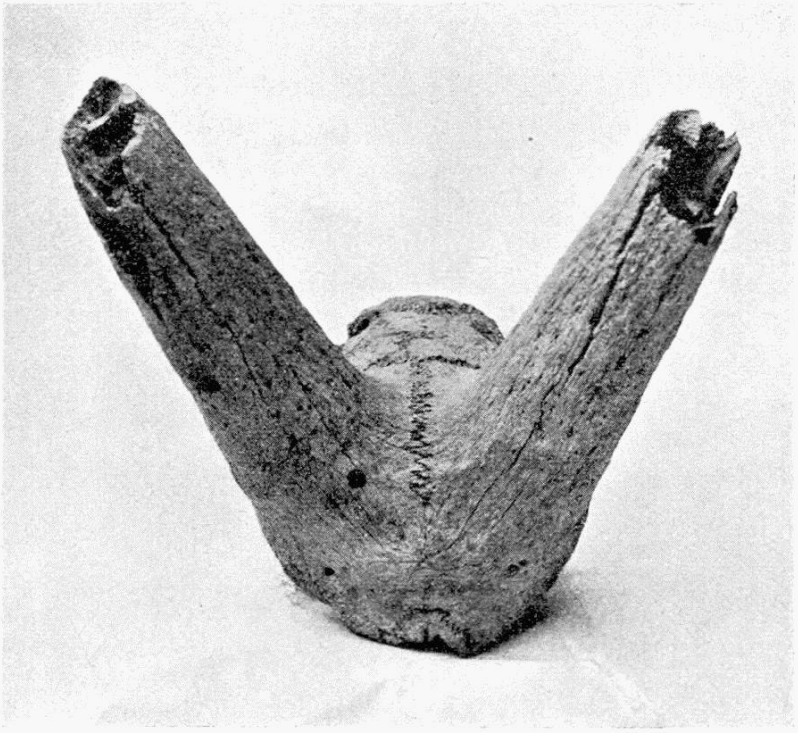
Jäger steht dann von weiterer Verfolgung ab, denn er kennt diese Zeichen und weiss aus Erfahrung dass ihn das Huhn nicht auf Schussnähe kommen lässt, wenn es, wie er zu sagen pflegt, « den Föhn im Leibe hat ».

Die Jungen waren vom zweiten Tage an zahm und zwar so, dass sie nicht allein sein wollten. Sobald man sie verliess begann ein fortgesetztes monotones Pipen bis man wieder zu ihnen kam. Bei trübem Wetter waren sie ruhig; bei schönem sehr lebhaft, liefen schnell, gern gegen glänzende Gegenstände, die sie längere Zeit anpickten. Bemerkt muss noch werden, dass das langsame Gehen für sie beschwerlich war, indem die hintere Zehe (der Daumen) beim Schritt immer an den grossen Mittelfussknochen des andern Fusses anschlug, während beim Laufen das nicht der Fall war. Vor grössern Tieren : Katzen, Hunden, Rindvieh, hatten sie Furcht und suchten sich zu verstecken ; ebenfalls wenn sie einen Flintenschuss oder das Schreien eines Tieres hörten ; hingegen blieben sie vollständig ruhig, wenn das Signal der nahen Dampflokomotive oder des Automobils ertönte.

Leider war es mir nicht möglich das Leben und Treiben dieser Tierchen länger zu betrachten. Am Abend ihres dreizehnten Lebenstages sind sie durch mein Verschulden erstickt.

7. Herr Dr. Paul Sarasin (Basel) zeigte den fragmentarisch erhaltenen Schädel eines Steinbockes vor, welcher unlängst von Herrn Parkwächter Langen im Gebiete des Schweizerischen Nationalparkes aufgefunden worden ist. Er lag auf einem Grasband am Südabhang des Piz d'Esen in der Höhe von ca. 2800 m. Nach der nicht sehr weit vorgeschrittenen Verwitterung zu schliessen, dürfte das Stück, welches der Mächtigkeit der knöchernen Hornansätze nach einem recht kräftigen Thiere angehört hat, etwas über 200 Jahre alt sein und bildet somit, wie das vor einiger Zeit im Val Ftur aufgefundene, einen Beleg für das Vorkommen des Steinbocks im Gebiete der Reservation in verhältnismässig geringer historischer Vergangenheit. Da nun also speziell das Gebiet des Schweiz. Nationalparkes einen Teil der ursprünglichen Heimat dieses Thieres ausmacht,

worin dasselbe sich wohlgefühlt hat, so erscheint es um so mehr gerechtfertigt, den geplanten Versuch einer Neubesiedelung des



Steinbockschädel aus dem Schweizerischen Nationalpark 1/4

Parkes durch Steinwild ins Werk zu setzen, in der Hoffnung, dass es gelingen möge, aus dem im Besitz des Königs von Italien befindlichen Steinwildparke des Monte Paradiso in den Graiischen Alpen das nötige Besiedelungsmaterial abgestanden zu erhalten.

8. Herr H. Fischer-Sigwart: *Zwei Mönchsgeier* (Vultus monachus *L.) und ein grauer oder Gänsegeier* (Gyps fulvus *L.) in der Schweiz erlegt im Jahr 1912.*

Am 15. Juni 1912 kam in der *Schweizerischen Volkszeitung* eine Notiz folgenden Inhalts: «Auf dem Weidland im Nessental, Berner Oberland, wurde am 24. Mai, nahe bei einem Gebäude, von Herrn J. Jaggi, ein männlicher Kuttengeier oder Mönchsgeier geschossen, mit einer Flügelweite von 2,6 Meter. Der Vogel wird im zoologischen Präparatorium von Herrn Franz Schönmann in Thalwil ausgestopft».

Auf meine Anfrage bei letzterm erhielt ich unterm 23. Juni folgende Antwort: «Fraglicher Kuttengeier ist am 24. Mai bei Nessental gegen Fends geschossen worden, von einem Herrn J. Jaggi. Es ist unzweifelhaft ein Kuttengeiermännchen, im Gefieder nicht übel, nur bei Flügel und Stoss etwas zerschlissen, so dass mir derselbe den Eindruck machte, aus einer Gefangenschaft zu sein. Es müsste danach geforscht werden.....

« Sig. *Franz Schönmann,* jun., Präparator ».

Nun erschien Anfangs Juli in verschiedenen Zeitungen wieder eine Notiz folgenden Inhalts: « Die beiden Jäger Joh. Jaggi, Bergführer, und Hans Immer, Hotelier zur Engstelenalp an der Frutt, entdeckten auf den Alpen von Nessental, Gemeinde Gadmen, Berner Oberland, einen mächtigen Mönchsgeier, der sich bis in die Nähe eines Alpstalles gewagt hatte, wo ihn die sichere Kugel Jaggis erreichte ».

Es folgten dann einige Notizen über die Heimat dieses Vogels u. s. w. Dann hiess es weiter:

« Der gesammte Mageninhalt bestand in ein Paar Haarborsten. Gegenwärtig befindet sich das Tier in dem Präparatorium von Herrn M. Odermatt in Stans. Diese ornithologische Sehenswürdigkeit wird laut *Vaterland* in kurzem in die Privatsammlung von Herrn Immer, Hotel Engstelenalp, übergehen.....»

Da in beiden Artikeln der gleiche Jäger als Erleger des Geiers angegeben war, aber als Präparatoren in einem Artikel Herr Franz Schönmann in Thalwil, im andern Herr M. Odermatt in Stans, so kam mir die Sache merkwürdig vor und ich schrieb auch an letztern Präparator und erhielt von ihm folgende Antwort, am 18. Juli: « Der Mönchsgeier, der bei mir in Arbeit ist, wurde am 24. Mai geschossen und mir frisch zugeschickt. Das Gefieder ist unversehrt, er kann also nicht aus der Gefangenschaft entflogen sein. Später soll auch noch ein zweiter erlegt worden sein, der eben bei Herrn Schönmann sein wird, etc. etc.

« Sig. *M. Odermatt-Langenstein.* »

Nun besuchte ich die beiden Präparatoren, am 25. und 27. Juli, und konstatierte, dass wirklich bei jedem derselben ein Kuttengeier beinahe fertig präpariert vorhanden war, bei Herrn Schönmann in Thalwil ein Männchen im Jugendkleid mit dunkelbraunem Gefieder, bei Herrn Odermatt aber ein viel grösseseres Exemplar im helleren Alterskleid, das ich wegen seiner Grösse für ein sehr altes Weibchen hielt. Der Präparator versicherte mir aber, dass es ein Männchen sei.

Bei Herrn Schönmann vernahm ich, er habe den Vogel am Pfingsttage, also am 26. Mai erhalten, im Fleische, von Herrn Streich, Mineralienhändler in Nessental. Er stehe mit Herrn G. Schneider in Basel wegen Verkaufs in Unterhandlung. Der Verkauf kam dann wirklich zu Stande und der Kuttengeier kam schliesslich ins Museum von Neuenburg.

Herr Odermatt sagte mir, der bei ihm befindliche Geier sei nun Eigenthum des Herrn Immer, Gastwirth in Meiringen. Es ist dies der Bruder des Gastwirths auf der Engstelenalp. Er habe den Vogel am 25. Mai erhalten. Herr Immer habe ihm schon Vorwürfe gemacht, weil er die Sache in die Zeitungen gebracht habe. Es scheine ihm da etwas Unklares dabei. — Da ich nichts anderes wünschte, als genau zu wissen, wo die Kuttengeier geschossen worden seien, indem ich seit vielen Jahren naturwissenschatliche Tagebücher führe, so schrieb ich an Herrn Immer, zum Bären in Meiringen, er möchte mir im Interesse der Wissenschaft nähere Auskunft geben, wo dieser Kuttengeier (oder beide) erlegt worden sei und möchte dafür sorgen dass er in ein Museum mit vaterländischen Sammlungen komme. Es war mir darum zu thun, zu erfahren, wo der Geier schliesslich hinkomme. Von Herrn Immer erhielt ich auf mein Schreiben am 2. August eine Karte folgenden Inhalts:

«Ihr werthes Schreiben vom 28. Juli ist in meinem Besitze. Leider muss ich Ihnen mittheilen, dass ich Ihnen über Ihre Anfragen keine Auskunft ertheilen kann.

Hochachtungsvoll,

sig. per *A. Immer,* H. Goeggel».

Seither vernahm ich, dass dieser Kuttengeier nun definitiv im Besitze von Herrn Immer, Hotelier in Meiringen, sei, und dass von Bern aus eine amtliche Untersuchung stattgefunden habe. —

Nun erschien in den Zeitungen, im Juli, wieder eine Nachricht, dass bei Schuls in Graubünden ein Gänsegeier (*Gyps fulvus* L.) erlegt worden sei. Um auch über dieses Ereignis nähere Angaben für mein Tagebuch zu erhalten, schrieb ich sofort an Herrn E. Zollikofer, Präparator in St. Gallen, der mir unterm 25. Juli Folgendes schrieb:

« Ohnehin gegenwärtig arg mit Schreibereien überladen, erlaube mir, auf Ihre Anfrage hin der Einfachheit wegen gleich die gesammte Korrespondenz bezüglich des *Gyps fulvus* zur Einsicht zu übersenden, woraus Sie ersehen, dass ich denselben zweifellos (seinem Zustande gemäss) für ein « nicht verflogenes Freiheits- sondern einfach für ein entflogenes Gefangenschafts-Exemplar» halte. Das gleiche wird wohl auch für die zwei erlegten Kuttengeier zutreffen. Es erscheint sogar sehr wahrscheinlich, dass alle drei Stück im Zusammenhang sind, das heisst absichtlich oder unfreiwillig am gleichen Ort die Freiheit erlangt haben. Hinzuzufügen habe ich bloss, dass es sich um ein mittleres Männchen handelt und der Schlussakt sich in der Nähe von Schuls befindet ».

Aus der Korrespondenz ergab sich, dass dieser Gänsegeier am 24. Juni bei Herrn Zollikofer anlangte und nach vielem Briefwechsel vom Rhätischen Museum angekauft wurde. Er wird nun von Herrn Zollikofer präpariert, der alle Gewähr dafür bietet, dass trotz des schlechten Zustandes des Geiers, ein schönes Schaustück daraus hergestellt wird.

Es schwebt also über die ursprüngliche Herkunft dieser drei Geier noch ein Zustand der Ungewissheit, ein geheimnisvolles Dunkel. Es wäre zu erforschen, ob sie aus ihrem Heimatlande durch Stürme zu uns verschlagen worden oder irgendwo aus der Gefangenschaft entflogen sind. Nachforschungen in der

Schweiz haben keinen Aufschluss in letzterer Beziehung ergeben. Trotzdem es nahe liegt, dass die beiden Kuttengeier doch durch Sturm verschlagene Exemplare sein könnten, sollen diese Nachforschungen auch im Auslande noch fortgesetzt werden. Je nach dem Resultate derselben kann dann mit einiger Sicherheit festgestellt werden, welchen Umständen dies merkwürdige Zusammentreffen zu verdanken ist, dass binnen so kurzer Zeit von wenigen Wochen in unserem Lande drei fremde Geier aufgetreten sind.

Zofingen, den 6. September 1912.

Die Nagetierschichten am Schweizersbild.
Eine Richtigstellung der Angriffe auf das Letztere

von

Dr Jakob Nüesch in Schaffhausen.

Vortrag, gehalten in der Zoologischen Sektion den 10ten September 1912 in Altdorf.

Die prähistorische Niederlassung am Schweizersbildfelsen wurde den 13. Oktober 1891 von mir entdeckt und in den Jahren 1891-1894 auf eigene Kosten ausgegraben. Die Resultate der Ausgrabungen sind im 35. Bande der Denkschriften der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft, I. Aufl. 1896, II. vermehrte und verbesserte Aufl. 1902 niedergelegt. Eine Extra-Subvention des Bundesrates ermöglichte der Denkschriftenkommission die Herausgabe des Werkes ; es enthält die I. Auflage ausser dem Berichte über die Entdeckung der Niederlassung, über die Schichten und ihre Einschlüsse noch 10 wissenchaftliche Beiträge von den Fachgelehrten Dr. A. Bæchtold in Schaffhausen, Prof. Dr. J. Früh in Zürich, Dr. A. Gutzwiller in Basel, Medizinalrat Dr. A. Hedinger in Stuttgart, Prof. Dr. J. Kollmann in Basel, Prof. J. Meister in Schaffhausen, Prof. Dr. A. Nehring in Berlin, Prof. Dr. A. Penck in Wien, Prof. Dr. O. Schötensack in Heidelberg, Prof. Dr. Th. Studer in Bern, die II. Auflage noch 3 weitere Beiträge über Funde in der Niederlassung von Dr. Victor Fatio in Genf, Prof. Dr. O. Schötensack in Heidelberg und Prof. Dr. M. Schlosser in München.

Bei den Ausgrabungen des Schweizersbildes konnten 6 übereinanderliegende Schichten der Niederlassung nachgewiesen werden, welche durch ihre kulturgeschichtlichen und faunistischen Einschlüsse von einander verschieden waren. Die von 117 Spezies herrührenden Ueberreste von Tieren ermöglichten es Studer in Bern und Nehring in Berlin, die Aufeinanderfolge

einer Tundra-, Steppen-, Wald- und Haustierfauna nachzuweisen. Nehring[1] hatte eine solche Aufeinanderfolge der Tierwelten in der postglazialen Zeit aus verschiedenen Einzelfunden früher schon vermutet, aber in der zoologischen Welt wenig Anklang damit gefunden. Das Schweizersbild brachte den untrüglichen Beweis für seine Ansichten. Ganz besonderes Interesse erregten die beiden Nagetierschichten am Schweizersbild, die untere und die obere. Die untere Nagetierschichte fand sich in der auf dem Bachschotter liegenden 50 cm mächtigen unteren Breccienschicht, die obere in der oberen Breccienschicht, welche die gelbe Kulturschicht von der grauen, die Magdalenienzeit von der Neolithik, trennt.

Aus dem Vorkommen der kleinen und kleinsten Säugetier-Arten lassen sich nämlich im allgemeinen weit zuverlässigere Rückschlüsse auf das Klima und die Vegetation machen, als aus dem der grossen Säugetier-Arten. Seit den Ausgrabungen am Schweizersbild wird den Nagetierresten eine grössere Aufmerksamkeit geschenkt, als es früher der Fall war. Es sind Nagetierschichten seither von M. Schlosser in München in fränkischen Höhlen, von Boule, Verneau und Villeneuve in der Prinzengrotte am ligurischen Golf, von R.-R. Schmidt in schwäbischen Höhlen, besonders im Sirgenstein, von Bayer in Wien in niederösterreichischen Niederlassungen und in jüngster Zeit von Rutot in zahlreichen belgischen Höhlen gefunden worden. Rutot sagt in seiner Note sur l'existence des Couches à Rongeurs arctiques dans les cavernes de Belgique, Bruxelles 1910 : « Le parallélisme du niveau belge avec le niveau supérieur à Rongeurs du Schweizersbild et quelques cavernes du Wurtemberg est donc bien établi » und am Schlusse seiner Untersuchungen : « Voilà donc un résultat bien net pour la Belgique, et si maintenant nous comparons ce résultat à celui tiré de l'étude des cavernes de Suisse et du Wurtemberg, nous voyons que tous deux concordent de la manière la plus satisfaisante. En somme, les conclusions qui découlent de l'étude des couches à faune arctique des cavernes de Belgique viennent

[1] Nehring, Tundren- & Steppen zur Eiszeit, Seite 177, 1890.

confirmer purement et simplement celles tirées de l'exploration méthodique du Schweizersbild et des cavernes de Sirgenstein, de Wildscheuer et d'Ofnet ».

Die Einreihung der Nagetierschichten in die geologische Chronologie der Eiszeiten verursacht gegenwärtig heftige Fehden zwischen Bayer in Wien und Schmidt in Tübingen. Bayer versetzt die obere Nagetierschicht der österreichischen Stationen an das Ende der letzen Vergletscherung und die untere Nagetierschichte an den Schluss der vorletzten Eiszeit. Schmidt dagegen reiht die obere Nagetierschichte vom Sirgenstein ein in das Bühlstadium und die untere in die letzte Eiszeit und zwar vor das Solutréen und noch vor das Aurignacien ; die beiden Nagetierschichten am Schweizersbild hält er für Magdalenieneiszeitlich und verlegt sie in das Bühlstadium. Berücksichtigt man, dass die untere Nagetierschichte in einer 50 cm mächtigen Verwitterungsschichte des Schweizersbildfeldens unter der eigentlichen Renntierschichte daselbst sich befindet und dass zur Zeit der Bildung der unteren Breccienschichte der Mensch sich nur ganz selten an dem Schweizersbild aufhielt, — es finden sich nur in den oberen Lagen der unteren Breccienschichte Anzeichen dafür —, dass ferner diese Verwitterungszone in die Zeit der Besiedelung des Kesslerloches fallen muss, welches in die Achenschwankung nach Penck zu versetzen ist, so muss auch die untere Nagetierschichte am Schweizersbild in die gleiche Zeit, in die Achenschwankung, versetzt werden.

Sollten, wie Schmidt meint, beide Nagetierschichten am Schweizersbild wirklich Magdalenieneiszeitlich sein, so ändert das nichts an der Tatsache, dass zwei Nagetierhorizonte, welche mindestens 60-80 cm auseinader liegen, am Schweizersbild vorhanden waren und dass diese äusserst kleinen Nager nur durch die peinlichste Sorgfalt und Umsicht, wie sie Schmidt und Bayer bei ihren Untersuchungen anwenden mussten, schon 20 Jahre früher bei den Ausgrabungen am Schweizersbild durchgeführt wurden.

Es muss auf diese Tatsache umsomehr hingewiesen werden, als in den drei ersten Berichten der Schweizerischen Gesellschaft

*

für Urgeschichte versucht worden ist, die Grabungen am Schweizersbild und die Ergebnisse derselben zu diskreditieren. Es wurde dort kühn behauptet, « man habe sich immer mehr und mehr in der wissenschaftlichen Welt davon überzeugt, dass das Schweizersbild nicht zu den gut ausgegrabenen Fundstellen gehöre ». Diese Behauptung entspricht dem gegenwärtigen Standpunkt der Wissenschaft nicht ; sie steht in direktem Widerspruch mit den Ergebnissen derselben. Die am Schweizersbild zu Tage geförderten Resultate sind durch neuere und neueste Grabungen bestätigt und ergänzt worden. Die am Schweizersbilde zum ersten Male aufgefundenen Pygmäen der neolithischen Zeit sind seither in Deutschland, Frankreich, Italien und anderwärts auch aufgefunden worden. In gleicher Weise verhält es sich mit der ganzen Aufeinanderfolge der am Schweizersbild von Studer und Nehring nachgewiesenen Tierwelten, der Tundra-, Steppen-, Wald- und Haustierfauna in der postglacialen Zeit. Selbstverständlich war dieser Nachweis nur dadurch ermöglicht, dass die paläontologischen Funde, ebenso wie alle andern, nach der Tiefe getrennt gehalten und nach den Schichten geordnet, den Spezialforschern zugestellt wurden. Diese Folge von Tierwelten in der postglacialen Zeit ist anderwärts ebenfalls aufgefunden worden. Selbst Botaniker sind in ihren Untersuchungen über die Umbildung der Glacialfelder in Sumpf-, Moor-, Steppenfelder und Wälder zu ähnlichen Resultaten für die Zeit nach der letzten grossen Vergletscherung der Alpen gelangt. Ebenso sind die Berechnungen über die annähernde Zeitdauer der ganzen Niederlassung und der einzelnen Ablagerungen am Schweizersbild von einer Reihe von Geologen, sowie von schwedischen und dänischen Archäologen, die das Alter der dortigen prähistorischen Stationen, sowie dasjenige von Torf- und Moorablagerungen bestimmten, im grossen und ganzen gleichfalls bestätigt worden. Prof. Dr. A. Penck nimmt als Grundlage seiner Berechnungen über das Alter des Menschengeschlechtes die approximativen Zahlenwerte vom Schweizersbild an.

Die Ansicht, welche der hohe Bundesrat der Schweizerischen Eidgenossenschaft in seiner Botschaft vom 10. April 1894 an die

Eidg. Räte betreffend die Erwerbung der ersten Auswahl der Schweizersbildfunde für das Landesmuseum in Zürich ausdrückte, dahingehend, dass die Funde am Schweizersbild noch bedeutungsvoller werden durch die Anregungen und wissenschaftliche Beleuchtung der Fundtypen, hat sich allseitig bestätigt, namentlich wenn noch erwähnt wird, dass die Frage über die Bedeutung und Stellung der Pygmäen im anthropologischen System, welche in den letzten Jahren und jetzt noch die wissenschaftliche Welt wie kaum eine andere so lebhaft beschäftigt, von Prof. Dr. Kollmanns Entdeckung der neolithischen Pygmäen am Schweizersbilde ausgegangen ist. Es sei hier nur an die grosse Kontroverse zwischen Kollmann in Basel und Prof. Dr. Schwalbe in Strassburg und ihren Anhängern erinnert. Bereits haben denn auch schon Gelehrte des Auslandes zu den erwähnten Verdächtigungen der Ausgrabungen des Schweizersbildes Stellung genommen. Prof. A. Penck hat in der Sitzung der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnographie und Urgeschichte von 17. Febr. 1912 erklärt, dass das Schweizersbild erfreulicherweise in ganz musterhafter Weise ausgebeutet worden sei; er habe sich bei seinen wiederholten Besuchen des Schweizersbildes während der Ausgrabungen von der Sorgfalt, mit welcher dort gearbeitet worden ist, überzeugen können. Prof. Dr. E. Krause sagt in einer Anmerkung zu seiner Abhandlung über die Vegetationsverhältnisse Mitteleuropas während der paläolithischen Zeiten, Naturwissenschaftl. Wochenschrift N° 50, 1911 : « Nüesch ist von anderen Schweizergelehrten so angegriffen worden, dass man sich fast entschuldigen muss, wenn man ihn noch zitiert. Mir scheint dabei ein gut teil « Kantönlieifersucht » mitzuspielen. Man braucht Nüesch's Schlussfolgerungen nicht aufzunehmen, ich tue das auch keineswegs in jeder Hinsicht, aber man muss doch anerkennen, dass die tatsächlich festgestellten Funde von grosser Wichtigkeit sind und dass die Art der Veröffentlichung es jedem « denkenden » Forscher ermöglicht, sich daraus ein eigenes Urteil zu bilden ».

Ob diese Art von Kantönlieifersucht, auf welche Krause hinweist, der schweizerischen Urgeschichte und überhaupt der

schweizerischen Wissenschaft zur Ehre gereicht, sei dahingestellt!

Die materiellen Ansprüche an die Schweizersbildfunde, welche Drittpersonen glaubten an dieselben geltend machen zu können, sind schon vor bald 20 Jahren von den Bundesbehörden und von den Gerichten einlässlich geprüft und von allen Instanzen einstimmig als völlig unbegründet abgewiesen worden. Die infolgedessen von der gleichen Seite gemachten Angriffe und Behauptungen in der Tagespresse richten sich durch ihre Sprache von selbst und verdienen keine weitere Erörterung.

Zum Schlusse folgen noch Aeusserungen in derselben Sache von Prof. Dr. Th. Studer in Bern, Prof. Dr. J. Kollmann in Basel, als Mitarbeiter an der Erforschung des Schweizersbildes, sowie von Herrn Dr. Paul Sarasin in Basel, der bis vor kurzer Zeit Mitglied des Vorstandes der schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte war und der sich als Unparteiischer in dieser Angelegenheit ebenfalls äussern wird.

Anmerkung. Die nachstehenden Aeusserungen der genannten Herren waren schon vor dem Tode des Verfassers der Jahresberichte der schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte abgefasst und in meinen Händen, was aus dem Datum der einzelnen Erklärungen hervorgeht. Letztere konnten aber aus verschiedenen Gründen damals nicht sofort veröffentlicht werden. Im Interesse der wissenschaftlichen Gerechtigkeit und der urgeschichtlichen Forschungen in der Schweiz folgen sie hier unverändert.

Zoologisches Institut der Hochschule Bern.

Bern, 5. Februar 1912.

Mit Verwunderung hat der Unterzeichnete die sich in neuerer Zeit wiederholenden Angriffe gegen die Zuverlässigkeit der von Hrn. Dr. Nüesch am Schweizersbild erlangten Resultate gelesen. Schwere Beschuldigungen und Verdächtigungen hat

Hr. Dr. Heierli, Sekretär der schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte und Redaktor des Jahresberichtes im II. Berichte darüber publiziert, wobei es sich allerdings nicht um die Ansicht der schweizerischen Gesellschaft für Urgesichte, sondern um eine Privatpolemik handelt, die Hr. Dr. Heierli schon seit längerer Zeit gegen Hrn. Nüesch führt. Die Verdächtigungen treffen natürlich nicht nur Hrn. Dr. Nüesch, sondern auch die Mitarbeiter an der Publikation über das Schweizersbild, deren Arbeit damit entwertet werden soll. Die Betreffenden hätten danach blindlings die Ausführungen von Hrn. Dr. Nüesch geglaubt und wären die Betrogenen, oder wären, da sich darunter nicht ganz Unerfahrene befanden, wissentliche Komplicen. Dieselben dürften daher wohl berechtigt sein, in der Angelegenheit mitzusprechen.

Der Unterzeichnete hat den Ausgrabungen am Schweizersbild längere Zeit beigewohnt und sich von der Genauigkeit und Gewissenhaftigkeit, mit der dieselben ausgeführt wurden, überzeugt; einig in Anerkennung waren auch die auswärtigen Gelehrten, welche zu jener Zeit die Fundstelle besuchten. Im Rüdensaal in Schaffhausen war das ausgegrabene Material nach Schichten geordnet und übersichtlich ausgestellt und etiquettiert. Der Unterzeichnete hat selbst die Auswahl des Materials getroffen, das er zur Bearbeitung zugesandt wünschte, und hat dasselbe sorgfältig verpackt und etiquettiert erhalten. In gleicher Weise erhielt Hr. Prof. Dr. Nehring, der genügend kompetent war, sein Material richtig zu beurteilen, die Nagerknochen zugesandt.

Die beim Schweizersbild befolgten Methoden wurden für weitere Ausgrabungen vorbildlich und förderten analoge Resultate, wie die Publikationen über die Untersuchungen in Mentone von Chan. de Villeneuve, Boule und Verneau, in Bayern von Schlosser, in Württemberg von Schmidt, in Belgien von Rutot zeugen.

Eine Nachuntersuchung der Schweizersbildverhältnisse durch Hrn. Dr. Heierli könnte ja trotzdem stattfinden. Sie dürfte zu demselben Resultate führen, wie die mit viel Kosten- und anderem Aufwand von der Denkschriftenkommission der schwei-

zerischen naturforschenden Gesellschaft auf Ansuchen von Hrn. Heierli publizierte Nachuntersuchung des Kesslerloches bei Thayngen, die unter gleichem Titel nichts anderes enthält, als die breitgeschlagenen Resultate der Publikation von Nüesch und seiner Mitarbeiter.

Gegenüber allen Anfeindungen sehen sich die Mitarbeiter zu grossen Danke gegenüber Hrn. Dr. Nüesch verpflichtet, der durch seine bahnbrechenden Untersuchungen die Wissenschaft der Urgeschichte in so hervorragendem Masse fördern half.

Dr. Th. *Studer,* Professor.

Vesalianum.
Anatomisches Institut. Basel, 19. Februar 1912.

Herrn Dr. J. Nüesch in Schaffhausen.

Ihren Ausführungen, denen sich schon andere Herren angeschlossen haben, um die wiederholten Angriffe des Hrn. Dr. Heierli in Zürich zurückzuweisen, trete ich mit Vergnügen bei. Ich bestätige ebenfalls, dass ich mich am Schweizersbild *persönlich* von der grossen Umsicht überzeugt habe, mit der bei der Bergung der zahlreichen prähistorischen Funde vorgegangen wurde.

Ich füge ferner hinzu, dass die spätere Aufstellung der interessanten Objekte im Rüdensaal zu Schaffhausen mit geradezu vorbildlicher Sorgfalt durchgeführt worden ist. Lehrreich und übersichtlich war die Anordnung, sodass jeder unbefangene Besucher den Eindruck erhielt, hier ist mit grosser Gewissenhaftigkeit gearbeitet und geforscht worden.

Meine besondere Entgegung richtet sich aber gegen eine abfällige Bemerkung, die mir fälschlicherweise in den Mund gelegt wird. Ein junger Docent für Anthropologie an der Universität Bern, Hr. Dr. Schwerz, hat in einer Arbeit « Versuch einer anthropologischen Monographie des Kantons Schaffhausen, speziell des Klettgaues, neue Denkschriften der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft, Band 45, Zürich, 1910 »

folgende Bemerkung drucken lassen: «Kollmann klagt, dass die von Dr. Nüesch geleitete Ausgrabung und Konservierung dieser wichtigen Skelettreste nicht mit der erforderlichen Umsicht geschah ».

Ich erkläre hiemit ausdrücklich, dass eine solche Klage von meiner Seite niemals geäussert wurde. In Wirklichkeit ist das gerade Gegenteil der Fall. In der Zeitschrift für Ethnologie, Band 26, in der ich die erste Mitteilung über die Funde am Schweizersbild veröffentlicht habe, und die gerade Hr. Schwerz zitiert, heisst es in der einleitenden Bemerkung wörtlich: « Das Schweizersbild hat durch *sorgfältige Ausgrabung des Hrn. Dr. Nüesch* den Nachweis geliefert, dass der Mensch dort gelebt hat, während noch das Renntier u. s. w. in der Gegend heimisch waren ».

Wie Herr Schwerz dazu kommt, eine totale Verdrehung meiner Worte in seine Abhandlung glatt aufzunehmen, ist unbegreiflich. Ich protestiere hiemit gegen eine solche Fälschung meiner Angabe. Hr. Schwerz hat sich ferner keinenfalls die Mühe gegeben, meine späteren Publikationen über den nämlichen Gegenstand in den Denkschriften durchzublättern. Dann hätte er 2 Figuren finden müssen, die jedem Anthropologen, der solche Grabungen von der anatomischen Seite aus betrachtet, eine freudige Ueberraschung bereiten. Die beiden Figuren stellen nämlich Hammer und Ambos aus dem Felsenbein eines vorzeitlichen Kindes dar. Das sind aber Knöchelchen, die nur ein par Millimeter lang sind. Sie wurden im Grabe N° 21 gefunden und sind bis heute Unika.

Und die Unterliefer der kleinsten Säuger, der Mäuse, die aus dem nachglacialen Schutt herausgeholt wurden ! Sie sind auch nur einige Millimeter lang und von Nehring beschrieben und abgebildet. Wer nach solchen Proben genauer Ausgrabungen noch, wie Herr Schwerz, an der Sorgfalt der Ausgrabung des Schweizersbildes zweifelt, dem ist — nicht zu helfen.

Prof. Dr. *J. Kollmann.*

Sammlung für Völkerkunde,
Basel. Basel, 7. Februar 1912.

Gern komme ich dem Wunsche des Hrn. Dr. Nüesch nach, zu seinen vorstehenden Ausführungen auch meinerseits das Wort zu ergreifen. Obschon ich bei den Ausgrabungen am Schweizersbilde und im Kesslerloch nie persönlich anwesend war, so bin ich nie weder im Privatgespräch noch in der Litteratur auf einen triftigen Grund gestossen, die wissenschaftliche Sorgfalt, womit dieselben vorgenommen worden sind, zu bemängeln, und ich erkläre darum ausdrücklich, dass ich sowohl die Hebung jener prähistorischen Schätze als deren wissenschaftliche Verwertung, speziell der Fundstelle im Schweizersbild, von jeher als eine der hervorragendsten Leistungen in der schweizerischen Prähistorie betrachtet habe und sie noch stets als solche betrachte. Wenn Hr. Krause schreibt : « Nüesch ist von andern Schweizergelehrten so angegriffen worden, dass man sich fast entschuldigen muss, wenn man ihn noch zitiert » so beklage ich dies ausserordentlich, nicht nur im Sinne der wissenschaftlichen Gerechtigkeit, sondern auch im nationalen Sinne und betrachte diese Feststellung des Hrn. Krause als eine Mahnung an die schweizerischen Prähistoriker, diese Scharte durch ethisch reiferes Verhalten wieder auszuwetzen. Es ist mir dabei besonders peinlich an der Schädigung des guten wissenschaftlichen Namens des Hrn. Dr. Nüesch, wenn auch ohne mein Wissen, schuldig zu sein ; denn die Jahresberichte der schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte, in denen heftige Angriffe von Seiten des Sekretärs der Gesellschaft gegen Nüesch enthalten sind, tragen auf dem Titel die Worte : « Im Auftrage des Vorstandes erstattet » und dem Vorstande habe ich bis vor einem Jahre ebenfalls als Mitglied angehört. Ich betrachtete aber die Abfassung des Berichtes als Vertrauenssache und nahm nicht Kenntnis vom Manuscripte ; denn eine Einforderung desselben wäre, ausser der zeitraubenden Arbeit es kritisch durchzusehen, ein Misstrauensvotum gewesen und die reichen Kenntnisse des Verfassers Heierli konnten mir für den Wert des Inhaltes

Bürge sein. Ich bedauere aber das Vorkommnis, das zu hindern nicht in meiner Macht lag.

So hoffe ich nun, mit meinen Worten dazu beigetragen zu haben, das in der wissenschaftlichen Welt so wohl begründete Ansehen des Hrn. Dr. Nüesch in seiner Integrität wieder herzustellen, und ich gebe der ferneren Hoffnung Ausdruck, es möge der Wetteifer der zahlreichen trefflichen Prähistoriker der Schweiz künftig eine Form annehmen, die ihr Ansehen zu heben, und nicht es zu schädigen, geeignet ist.

Dr. *Paul Sarasin.*

Leere Seite
Blank page
Page vide